

Les impressionnants vestiges de Pompéi, ce bijou d'architecture qui, encore aujourd'hui intrigue autant qu'il fascine, cette représentation figée d'un temps désormais révolu s'offraient à mes yeux. J'étais arrivé sur le forum presque par hasard. Tout de suite, une intense émotion s'empara de moi. C'était comme un rendez-vous.

Des traces de fondations, des colonnes de pierres jonchant le sol, des fragments de murs m'incitaient à imaginer le forum dans toute sa splendeur passée : échoppes de fortune, bâtiments pompeux et surtout le temple central imposant de majesté. Combien d'êtres avaient foulé cette terre sèche ? Combien de voix ces murs avaient-ils entendu ? Combien de destins s'étaient ici croisés ? Au loin, se profilait le Vésuve, montagne herbeuse à l'apparence inoffensive qui, en une seule journée pourtant, brisa tant d'existences. Les yeux fermés je laissais mon imagination guider mes sens : ce n'étaient plus les relents secs de la terre inactive que je sentais mais les effluves piquants de épices et de la viande fraîchement découpée. Ce n'était plus le souffle du vent sur les collines que j'entendais mais les cris des enfants, les rires des femmes, et les apostrophes des harangueurs. Les sons de plus en plus forts, les fragrances de plus en plus envoûtantes, des éclats de voix m'obligèrent à ouvrir les yeux : partout des bousculades de citoyens en toge blanche, des courses d'enfants sur les pavés ! Ce n'était pas un rêve, mais par je ne sais quel hasard du destin, je me retrouvais plongé dans des âges anciens.

Pris d'une excitation indescriptible, je me mis à courir, pensant que le charme s'était limité à cette place mais un peu plus loin, je me retrouvai pris dans un tourbillon : des gens de tous côtés, un brouhaha incessant, les boutiques ombragées sur les bas-côtés, des charrettes tirées par de gras mulets : je compris bien vite que je me trouvais dans la rue de l'Abondance. J'observai les passants : patriciens, gladiateurs en permission, commerçants étrangers, esclaves faisant les courses pour leurs maîtres traversaient sur des passages piétons surélevés que côtoyaient des cargaisons d'épices, d'amphores et autres denrées. Près d'un marché aux esclaves, non loin des thermes où la foule se pressait, je heurtai par mégarde un gros homme, qui semblait en pleine négociation avec un marchand. A ma vue, un grand sourire éclaira son visage :

« Lucius, toi ici ! Depuis combien de temps ne nous sommes-nous pas vus ?

Visiblement, il me prenait pour quelqu'un d'autre, mais déjà, sans remarquer mon trouble, il m'entraîna dans une rue adjacente.

« Viens chez moi, Sémélé sera tellement heureuse de te revoir ! Sais-tu que je suis devenu édile ?... »

Je levai alors les yeux vers le Vésuve, toujours semblable. J'ignorais à quelle époque je me trouvais, mais je savais que cette ville prospère allait bientôt disparaître, que ces gens joyeux allaient périr. J'étais cependant loin de me douter que Pompéi vivait son tout dernier jour.

Tout commença par une fournaise. Je venais de passer une nuit agitée chez Claudius Hostius (c'était là le nom de mon hôte) espérant retrouver au réveil le monde et l'époque qui étaient les

miens. Mais je me rendis vite compte que ce n'était pas le cas. Je transpirais terriblement, Claudius pestait dans le péristyle :

« Faut-il que les dieux soient cruels pour nous étouffer de la sorte !

- Ne blâme pas les dieux, Claudius, soupira Sémélé, tu pourrais attirer leur colère.

- Mais que se passera-t-il, rétorqua Claudius, si notre enfant venait au monde par cette canicule ? »

Sémélé attendait en effet leur premier enfant. C'était une femme d'une grande beauté, très attachée à son mari. J'avais un peu honte d'avoir profité de leur méprise et de leur hospitalité.

Je proposai de tenir compagnie à Sémélé pendant que Claudius devait s'absenter pour se rendre sur le forum où l'attendaient des clients, ce que tous deux acceptèrent de bon cœur. Je traversai l'atrium, orné de magnifiques mosaïques microlitiques, puis le péristyle qui entourait l'hortus entretenu avec soin. J'étais hypnotisé par la beauté des tentures, la finesse des mosaïques et des fresques, la simplicité élégante de l'ameublement. Je rejoignais Sémélé lorsque Claudius revint tout affolé :

« Vite, venez, j'étais au forum et.....le ciel....il... »

Nous nous précipitâmes à l'extérieur. L'obscurité régnait : le ciel avait pris une teinte noire. Les esclaves de Claudius se mirent à supplier les dieux d'être cléments. Partout dans la rue les habitants fuyaient, certains tentaient de sauver leurs richesses dans la confusion générale. Je compris que l'éruption avait commencé.

Je conseillai à Claudius de fuir avec Sémélé au plus vite sans rien emporter. Mais il éclata d'un rire qui sonnait faux : « Je suis né à Pompéi et si nous devons mourir, ce sera ici ! »

A peine avait-il terminé sa phrase qu'une pluie de pierres ponces s'abattit sur nous. Les toits en étaient chargés et cédèrent bientôt sur les riches domus qui s'écroulèrent. Je suffoquais, mes paupières devenaient lourdes, je me sentais aspiré. Juste le temps de voir s'effondrer le toit de Claudius, d'entendre les pleurs de Sémélé sur le corps affaissé de son mari, de voir une chevelure noire disparaître sous les cendres. Puis le néant.

Comme si je m'éveillais d'un long rêve, je repris conscience. Je reconnus les vestiges du forum. J'étais appuyé contre un petit monticule de briques, non loin de la rue de l'Abondance. Je m'étais donc déplacé pendant mon sommeil ? Toutes ces personnes que j'avais rencontrées étaient mortes aujourd'hui, mais je n'y pouvais rien, je ne pouvais pas changer le cours de l'Histoire. J'étais pressé maintenant de retrouver mes amis et de leur raconter cette riche mais douloureuse expérience. Avait-on voulu, en me précipitant dans le Temps, me montrer la fragilité de la vie ? Je ne le saurais sans doute jamais. De nouvelles existences foulèrent maintenant la terre de Pompéi.

Le Vésuve, au loin, nous observait, dans son éternelle supériorité.